

degré de violence qui l'entoure et qui semble stupéfier l'équipe éditoriale du journal. À cet événement s'ajoutera l'intensification des persécutions nazies à l'égard des catholiques d'Allemagne. Ce sont d'abord des voix discrètes qui s'élèvent au sein du journal, bientôt suivies par un discours globalement plus critique face à l'Allemagne nazie et à son antisémitisme.

C'est trop peu, trop tard. La mesquinerie, l'ignorance et l'entêtement de l'équipe de *L'Action catholique* au sujet des juifs, dans leur ville comme en Europe, ne sont certainement pas étrangers au discrédit du journal après la guerre. Au contraire, on assiste alors au triomphe de la presse libérale et commerciale locale incarnée par *Le Soleil*, mais aussi à celui de Maurice Pollack qui, fort de son succès économique qui se poursuit après la guerre, se voit remettre un doctorat honorifique en sciences commerciales de l'Université Laval par monseigneur Maurice Roy en 1956. Six ans plus tard, *L'Action catholique* ferme ses portes.

On a donc affaire à un ouvrage substantiel et dense, qui vient enrichir nos connaissances sur l'antisémitisme canadien-français et sur le rôle de l'Église catholique dans sa formulation et sa propagation. C'est également un ouvrage qui témoigne de l'intérêt des journaux comme source d'information, mais aussi comme plateformes sur lesquelles s'expriment plusieurs voix et des discours parfois discordants. Enfin, c'est une étude qui, par son attention au contexte local, nous rappelle que l'antisémitisme, phénomène certainement transnational, est tout de même fortement conditionné par le contexte dans lequel il se déploie.

Harold Bérubé
Département d'histoire
Université de Sherbrooke
harold.berube@usherbrooke.ca

Carl Bergeron, *La grande Marie ou le luxe de sainteté*, Montréal, Médiaspaul, 2021, 78 p. 20\$

Un tout petit livre mais une grande œuvre ! Carl Bergeron se présente lui-même dans cet ouvrage comme « l'enfant de désir, soit le poète à la recherche du vrai visage de la beauté » (p. 13). Prenant appui sur *La Correspondance* de Marie Guyart, devenue l'ursuline Marie de l'Incarnation, missionnaire co-fondatrice avec la première femme laïque missionnaire, Madeleine de La Peltrie, du Monastère des Ursulines de Québec en 1639, Carl Bergeron est propulsé vers les profondeurs mêmes de l'humain qui porte en lui l'incommensurable élan d'une vie réussie.

L'ouvrage est divisé en quatre tableaux qui présentent à la fois le projet d'affirmation identitaire de Bergeron et sa rencontre de cette femme qui, à

bien des égards, est beaucoup plus une contemporaine apte à inspirer quiconque est à la recherche du sens de son existence que le vestige d'un passé révolu. Dans le premier chapitre, intitulé « C'est l'histoire d'un peuple étonnant et improbable », l'auteur trace à grands traits le fond de scène politique et culturel dans lequel s'inscrivent à la fois le projet raisonnablement impensable d'un Nouveau-Monde, et le traitement rapide qui en a été fait dans la mouvance de la Révolution tranquille ayant généré « une lecture iconoclaste et mécréante de l'histoire de la Nouvelle-France » (p. 16). Un constat s'impose : « Accéder à la réalité intérieure de l'Histoire et s'instituer comme sujet n'est pas simple pour un Québécois et ne le sera probablement jamais » (p. 20).

Pourtant, cette réalité intérieure existe, et c'est ce que le poète veut faire résonner au cœur de sa communauté humaine. Intitulé « La plus flamboyante amoureuse, peut-être, de son siècle », le deuxième chapitre invite le lecteur à la rencontre de cette grande écrivaine méconnue qui, du plus profond de son monastère, accueille pleinement la vastitude du monde et les confidences les plus intimes des passants et livre, par sa correspondance, des mots de vie, de grâce, d'encouragement, d'espérance, de foi et d'amour qui sont sans cesse comme des appels ou des rappels à la dignité de la personne humaine, à sa vocation au bonheur, à sa définition profonde d'enfant de Dieu appelé à une vie réussie. Chez elle, pas de jugement, pas de condamnation, pas de moralisation. Comme l'écrit l'auteur : « Toutes les figures de la comédie humaine, du directeur spirituel autoritaire au gouverneur de passage, butent sur la tendre écriture et s'y défont en une galerie de portraits recomposés dont on ne se lasse pas » (p. 27).

En plus de présenter certains extraits ravissants de la production littéraire de Marie de l'Incarnation, Carl Bergeron prend soin de mettre ses lecteurs en garde des attitudes et des jugements qui ont cours, de nos jours, par rapport aux mots et expressions qui parlent de spiritualité, de mystique ou de sainteté. Il illustre son propos de fléchettes à l'encontre d'intellectuels modernes qui « tendent à séparer les pénitences de leur fin mystique pour en faire les symptômes d'une conscience malade, dont ils sourient plus ou moins avec affliction, soutenus par la certitude de leur supériorité » (p. 28). Pour bien se faire comprendre et secouer la léthargie de ceux qui ont tendance à tout passer au crible de la critique sans ne plus laisser place à une contemplation bienveillante et fortifiante, il ajoute :

On croit voir dans le « vertige devant le retrait de Dieu » une « envie de suicide », dans la « langueur de l'âme » une « humeur mélancolique », dans « le combat contre l'esprit de nature » une « haine du corps » : bref, on fait entrer une expérience transcendante dans des catégories psychologiques qui lui sont étrangères et, à partir de cette prémisse faussée, on ébauche un portrait que l'on prétendra d'autant plus véridique qu'il sera « désacralisé », c'est-à-dire privé de ses coordonnées propres (p. 28).

Une fois ces déviations bien exposées, l'auteur conduit son lecteur au seuil de la relation amoureuse et de l'idéal projet qui définissent en réalité et en vérité l'orientation que Marie a donnée à toute sa vie et partagée avec tous ceux et celles qu'elle a rencontrés et côtoyés : « Souverain désir et désir souverain, faisant de Marie un soleil irradiant par toute la Terre, jusque dans ces vastes contrées inconnues qui ne se savent pas encore aimées d'elle » (p. 32).

Le troisième chapitre, intitulé « Le "païs flottant et incertain" qui déjoue tous les calculs », met en dialogue, à partir de l'aventure de Marie de l'Incarnation, ce Kébec si fragile et incertain de la première moitié du XVII^e siècle et le Québec qui encore aujourd'hui, et peut-être plus que jamais, est en recherche de son originalité profonde et de son projet de vie. Dans ce chapitre, le poète revendique avec vigueur les conditions nécessaires à la prise en main d'une vie et d'un destin qui ouvrent sur l'éternité. D'une part, Bergeron montre à partir des mots de Marie la fougue qui l'animait en fonction directe de sa vie amoureuse intérieure, et, d'autre part, il fustige à nouveau les approches dites scientifiques et méthodologiques de chercheurs, généralement universitaires, qui s'acharnent à déconstruire les discours, discréditant par le fait même l'ouverture et l'accueil de propos qui sont en réalité des témoignages et des partages de vie plutôt que des analyses de situations. Laissons encore ici la parole à notre auteur :

Ce point de vue incrédule, comme n'importe quel point de vue « empirique », est non seulement terriblement pauvre dès lors qu'il s'aventure à traiter du génie poétique ou mystique (soit tout ce qui, par définition, ne peut qu'échapper à sa compréhension), mais se transforme en un instrument de mensonge et de pétrification, qui rabaisse ce qu'il entend élever, dénature ce qu'il prétend connaître, embrouille et verrouille ce à quoi il prétend donner accès (p. 50-51).

Et voilà que surgit ce questionnement radical : « Qu'est-ce donc le grand problème québécois, sinon le sentiment d'isolement absolu face à l'histoire universelle ? » (p. 58).

L'ultime chapitre s'intitule « Avec le transcendant ». En une douzaine de pages, Carl Bergeron livre un cri du cœur pour inviter ses lecteurs à prendre leur vie et leur nation en main. Tout n'est pas dit, tout n'est pas fait, et il y a des voies à explorer de manière inédite. C'est à ce titre que Marie de l'Incarnation est plus contemporaine que jamais. Avec elle, à sa suite, on est invité à revenir au cœur de nous-mêmes, à retrouver notre dignité réelle et profonde d'être humain qui ne se définit pas à l'aune de l'économie, de la possession et du pouvoir, mais bien au niveau de notre élan de vie, de poésie et d'ouverture. Comme l'écrit Carl Bergeron, « Ami lecteur, cette

apologie de la grande Marie est à la fois une déclaration d’admiration, un art poétique et un vœu de fidélité et de création» (p. 74).

Raymond Brodeur
professeur émérite
Université Laval
raymond.brodeur.1@ulaval.ca

Lucie Desrochers, *Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière, un premier ministre improbable*, Québec, Septentrion, 2021, 395 p. 40\$

C’est avec un certain étonnement que j’ai pris connaissance de la publication de cette nouvelle biographie de Henri-Gustave Joly de Lotbinière. Après l’ouvrage magistral de J. I. Little paru en anglais en 2013¹, on se serait plutôt attendu à une traduction française de celle-ci, pourquoi pas aux éditions du Septentrion ! Après lecture, force est de constater que les deux ouvrages n’ont pas les mêmes intentions, ni sans doute le même lectorat. Outre la langue, nous avons affaire à deux projets fort différents. Alors que Little adoptait la biographie comme méthode afin d’éclairer, à travers l’exemple d’un homme, diverses facettes d’une époque, Lucie Desrochers nous propose une biographie plus classique, qui ne révolutionne certes pas le genre, mais qui trouvera assurément une audience plus vaste que l’« anti-biographie » de Little.

Selon les canons académiques, il faut admettre que l’ouvrage ne satisfera guère les historiens professionnels : pas d’introduction ni conclusion formelles, pas de problématique, ni d’hypothèse ou de critique des sources... Mais, une fois cela dit et cette biographie prise pour ce qu’elle est, soit « un récit chronologique classique [...] sur la vie publique du personnage », il faut bien dire que l’exercice est réussi. Cette première biographie en français sur le seigneur et homme politique de la fin du XIX^e siècle fait œuvre utile et, à bien des égards, apporte des compléments inédits au travail de Little, davantage thématique. Qui plus est, l’auteure est historienne de formation et dotée d’une longue expérience ; sa recherche en archives, sa vaste bibliographie et sa connaissance fine du personnage et du milieu dans lequel il a vécu la préparaient très adéquatement à ce travail. Cela se répercute dans l’imposante bibliographie qui témoigne d’une érudition remarquable, de même que dans les sources consultées, à commencer par de nombreux fonds privés, dont celui de la Famille Joly de Lotbinière, conservé à BANQ-Québec, mais aussi les journaux, les débats de l’Assemblée législative, en plus de dizaines de

1. J. I. LITTLE, *Patrician Liberal. The Public and Private Life of Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière, 1829-1908*, Toronto, University of Toronto Press, 2013, 376 p.